

Jadis, il n'y avait qu'un vieux pommier et une palissade entre cette lucarne et les tombes du cimetière. Jeanne les apercevait de son lit placé en face. Sa chambre est la plus intacte du logis: le placard, creusé dans le mur; le four où sa mère faisait cuire le pain de la famille, qu'on posait sur des lattes dont les débris demeurent aux vieilles poutres du plafond. Le souvenir me revient d'une autre chambre obscure, moins pauvre, mais également émouvante, celle où Catherine de Sienne, la glorieuse fille du teinturier, recevait mission d'aller, délivrer l'Eglise, captive en Avignon, moins de cent ans avant que Jeannette la paysanne reçût celle de délivrer la France de l'envahisseur. L'oeuvre de Dieu par les femmes!

Autour de nous, des images semblent se détacher de ces murs qui en ont gardé l'empreinte. Jeanne est là, debout dans sa chambre, et dans ce logis de passé, c'est la vie familiale, différant peu en ce XVe siècle de ce qu'elle est aujourd'hui, chez des paysans aisés, cultivant leurs propres terres. On les voit aller et venir; Jacques d'Arc, le père, le doyen du village homme sévère et estimé, qui jadis a, pour l'amour d'une Lorraine, quitté son pays de Champagne; sa femme, Isabelle Romée, très pieuse et sage ménagère, qui doit son surnom à ce qu'elle ou sa mère a fait le lointain pèlerinage de Rome, chose moins rare alors qu'on ne l'imagine, et entretient ses enfants de ce souvenir.

Trois fils travaillent avec le père, tandis que, docile et prompte, s'active la fillette de douze ans, déjà grande et belle, semblable aux petites Lorraines d'aujourd'hui, aux yeux clairs, aux cheveux noirs, natures agissantes et résolues plus que mystiques et rêveuses, qui ont fourni en tous temps d'innombrables recrues aux

ordres hospitaliers et enseignants, rarement aux ordres contemplatifs.

—“Dans mon pays, on m'appelait Jeannette... en France on m'a nommée Jeanne.”

Telle sera sa première réponse à ses juges, en un terrible jour qu'elle ne prévoit pas encore. Elle ne sait ni lire ni écrire, mais sa mère lui a appris ses prières, et jamais, quoi qu'on en ait pu dire, la fille de Jacques d'Arc ne quitta les siens pour être servante.

Si, dans son enfance elle a gardé à son tour, le troupeau communal, ou si, devenue plus grande, elle guide les chevaux, aide son père à la charrue, le plus souvent elle travaille avec sa mère aux besognes du ménage et du jardin. “Elle était toute bonne”, diront ceux qui la connurent. Charitable et aumônière, elle couche auprès de l'âtre pour céder son lit aux mendiants, soigne ses voisins malades, s'échappe sans cesse pour prier à l'église, et dans ce milieu simple, dans le silence intérieur, se forment en elle, par un mystère divin, le coeur le plus sublime, l'idéal le plus élevé qui fût jamais.

Devant la maison, jusqu'à la Meuse, s'étend la prairie de velours vert. Et nous y voyons Jeannette courant avec ses compagnes; nous savons leurs noms: Hauviette, Mengette, Isabelette... En ce jour d'été 1425, elle court, “si légère que les autres croient la voir voler au-dessus du sol”. Pendant qu'elles jouent ainsi, Jeannette entend une voix: “—Vas à la maison, ta mère a besoin de toi.” Et croyant que c'est la voix de son frère, elle se hâte, mais sa mère lui dit qu'elle ne l'a point demandée. Croyant à une plaisanterie, elle veut retourner vers ses compagnes. Dans le jardin, sous le pommier, une nuée lumineuse l'enveloppe, elle a grand peur; alors